

Balzac

La Femme de trente ans

Présentation
par Gérard Gengembre



INTERVIEW

Mona Ozouf,

pourquoi aimez-vous

LA FEMME DE TRENTE ANS ?

GF

Balzac

La Femme de trente ans



Trente ans, c'est l'âge de la vérité, l'âge où se concentrent toutes les forces vitales avant le déclin, où le besoin de vivre devient impérieux. À trente ans, Julie d'Aiglemont, dont ce roman nous retrace la vie, cède à l'adultère, pour échapper à un mariage décevant... De la jalousie au meurtre, du meurtre à la fuite, cet acte coupable mènera, implacablement, à la ruine de la famille tout entière. *La Femme de trente ans*, œuvre noire et mystérieuse, est l'un des grands romans de Balzac sur la femme et sa condition.

Présentation par Gérard Gengembre

Interview: «Mona Ozouf,
pourquoi aimez-vous *La Femme de trente ans*?»

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion



Flammarion

LA FEMME DE TRENTE ANS

HONORÉ DE BALZAC

LA FEMME
DE TRENTE ANS

Édition établie

par

Gérard GENGEMBRE

Bibliographie mise à jour (2010)

par

Hella STRAUBEL

GF Flammarion

© Flammarion, Paris, 1996
Édition mise à jour en 2010
ISBN : 978-2-0812-6283-6

INTERVIEW

« **Mona Ozouf,**

pourquoi aimez-vous *La Femme de trente ans* ? »



Parce que la littérature d'aujourd'hui se nourrit de celle d'hier, la GF a interrogé des écrivains contemporains sur leur « classique » préféré. À travers l'évocation intime de leurs souvenirs et de leur expérience de lecture, ils nous font partager leur amour des lettres, et nous laissent entrevoir ce que la littérature leur a apporté. Ce qu'elle peut apporter à chacun de nous, au quotidien.

Née en 1931, Mona Ozouf, historienne, a notamment publié, chez Calmann-Lévy, *La Muse démocratique. Henry James ou les pouvoirs du roman* (prix de l'essai de l'Académie française 1998), et, chez Gallimard, *Varennes. La mort de la royauté* (prix des Ambassadeurs 2006) et *Composition française* (prix de l'essai de la Revue des Deux Mondes, 2009). Elle a accepté de nous parler de *La Femme de trente ans* de Balzac, et nous l'en remercions.

**Quand avez-vous lu ce livre pour la première fois ?
Racontez-nous les circonstances de cette lecture.**

Notre professeur de lettres, en khâgne, avait attiré l'attention de la classe sur ce roman de Balzac, dont je n'avais jamais entendu parler. La dame avait un grand sens théâtral. Elle se drapait volontiers de noir pour expliquer les *Oraisons funèbres* de Bossuet, arborait, quand nous passions à Marivaux, un pull-over rose poudré, absurdement serré dans une de ces ceintures élastiques à la mode des années cinquante, et faites exclusivement pour des tailles de sablier. Elle adorait nous déconcerter, ne dédaignait pas la provocation, et nous avait présenté les trente ans – ceux de l'héroïne, mais les nôtres aussi bien – comme l'antichambre de la décrépitude, avec les accents sarcastiques de Queneau : « si tu t'imagines, fillette, fillette, xa va xa va xa va durer toujours ». Plus tard, devenue moi-même professeur de khâgne, il m'est arrivé de donner à mes élèves, au début de l'année et pour mieux faire connaissance, ce sujet laconique : « Vous à quarante ans. » D'avoir substitué quarante à trente me paraît aujourd'hui significatif : trente ans, quand notre professeur nous entretenait de « cette rapide saison où la femme reste en fleur », comme le dit Balzac, c'était certes encore lointain, mais tout de même assez proche pour que la suggestion du déclin nous semble insupportable. Par ailleurs, nous étions à l'âge où l'on croit pouvoir tout inventer de sa vie, et les romans de Balzac nous paraissaient plombés par une implacable nécessité. Nous n'avions d'yeux à l'époque – en tout cas c'était vrai pour moi – que pour les héroïnes stendhaliennes, toutes de mouvement et d'insolente liberté : Lamiel était la référence absolue. N'empêche. Elle était intrigante, cette femme de trente ans, présentée par notre professeur comme déjà prise au lacet de l'âge, et condamnée. Je m'y précipitai donc.

Votre coup de foudre a-t-il eu lieu dès le début du livre ou après ?

Ni tout de suite, malgré le charme des premières pages et le soin mis par Balzac, gourmand de toilettes féminines, à décrire la guimpe, la collerette brodée et les brodequins de prunelle puce de son héroïne. Ni après, et bien que le livre contienne un des plus étonnants coups de foudre de la littérature. Ma première lecture n'avait fait qu'aviver le sentiment d'inconfort que notre professeur s'entendait à nous communiquer. Pour commencer, j'avais eu du mal à retrouver l'emblématique femme de trente ans dans cette succession de tableaux où Julie a tantôt quinze ans, tantôt seize (et déjà des cernes violets sous des yeux battus), tantôt vingt-six, puis trente en effet, et bientôt cinquante ; une vieillearde celle-ci, mais en confrontant les dates, je m'étais aperçue, avec quelque étonnement, que cette cinquantenaire épuisée avait tout juste quarante-six ans. Je crois me souvenir aussi que je m'étais perdue dans le compte des enfants de Julie, légitimes et adultérins, ne sachant trop à quel père les attribuer. Bref, je n'y avais rien compris. Plus profondément, le roman était mal fait pour déloger Stendhal de son empire sur les cœurs adolescents (le match Stendhal-Balzac, en ces temps-là, se jouait et se jouait inlassablement dans les classes). Nulle liberté ici, nul élan, l'affreux destin de la malheureuse Julie de Châtillon, bientôt d'Aiglemont, paraît écrit dès les premières pages du livre, en châtiment de ce qui n'est après tout à quinze ans qu'une étourderie prévisible : s'éprendre de l'uniforme bleu et du shako d'un avantageux cavalier moustachu.

Restait pourtant une étrange attirance pour ce roman mystérieux et noir. Mystérieux, car il est tissé de ces choses que la société impose de cacher et que le lecteur lui aussi doit découvrir dans la trame de l'ouvrage. Et d'un noir d'encre, car les catastrophes s'y succèdent sans ménager de répit aux personnages comme au lecteur : une nuit de noces comme un assassinat ; la mort d'un

soupirant exemplaire qui se laisse geler sur un appui de fenêtre en sacrifice à l'honneur d'une femme ; le meurtre d'un petit garçon par sa sœur ; l'irruption d'un assassin dans une famille paisible et le rapt de la fille aînée ; l'inceste commis par la fille cadette, dont la révélation assassine à son tour l'héroïne. Balzac a déployé dans cette histoire son génie baroque, mais j'avais du mal à accorder à ce roman de la démesure la croyance élémentaire que réclame toute lecture.

Relisez-vous ce livre parfois ? À quelle occasion ?

Je l'ai relu plusieurs fois. La première, je m'en souviens, après avoir découvert, sous la plume d'un spécialiste de Balzac, que la Révolution française tenait fort peu de place dans les romans balzaciens, affirmation si stupéfiante qu'elle avait rappelé à ma mémoire cette *Femme de trente ans* si précisément datée, puisqu'elle ouvre sur la dernière parade de Napoléon aux Tuileries en avril 1813 et contient un impressionnant portrait de l'Empereur. Les allusions historiques ne manquent pas tout au long du roman puisqu'on voit le moustachu de la parade, devenu l'époux calamiteux de Julie, se reconverter au service des Bourbons, suivre Louis XVIII à Gand, ambitionner la pairie, qu'il devra en fin de compte à Charles X. On y voit encore l'amoureux idéal, Lord Grenville, assigné à résidence par Napoléon en Touraine en mars 1814, et la vieille comtesse de Listomère mourir de joie en revoyant le duc d'Angoulême.

Mais l'Histoire majuscule ne sert pas seulement de fond à l'intrigue. Ce qui intéresse Balzac, c'est la manière dont l'entrée dans le monde nouveau de la Révolution modifie les sentiments humains. Pour commencer, les guerres révolutionnaires et impériales ont contribué à l'ensauvagement des mœurs et des manières, et la brutalité du colonel d'Aiglemont, si déterminante pour la suite du récit, n'est pas étrangère au contexte napoléonien : l'habitude de côtoyer la mort dispense les hommes des égards dus aux femmes, dit

profondément la marquise de Listomère. D'autre part, et surtout, l'aspiration au bonheur a gagné toutes les âmes, les femmes elles-mêmes veulent désormais être pour quelque chose dans leurs destinées. Cela ne rend que plus déchirante leur infortune et singulièrement celle des mal mariées, comme Julie, hantées par l'idée qu'elles auraient pu choisir plus intelligemment les hommes auxquels elles donnaient leur cœur, leur corps, leur foi. Julie en est tristement consciente : « moi seule suis l'auteur du mal, moi seule ai voulu mon mariage ». Ajoutons que la religion ne donne plus à ces malheureuses les secours d'autrefois, puisque la Révolution a « dénoué les liens religieux en France ». Les prêtres, payés par l'État depuis le Concordat, sont désormais des fonctionnaires, dénués de toute aura sacrée. Et Julie nourrit un mépris tout aristocratique à l'endroit du fruste curé de village qui souhaiterait l'aider.

Ma dernière lecture de *La Femme de trente ans* est récente. Elle a suivi celle de la correspondance de Balzac dans la « Bibliothèque de la Pléiade ». Or, parmi toutes les épistolières du romancier, je me suis éprise, non des marquises et des duchesses, mais de l'obscur et touchante Zulma Carraud, que Balzac nomme sa « sœur d'âme », et dont on peut voir les beaux yeux noirs et l'air grave dans le portrait du musée Balzac. Zulma est une commentatrice lucide, à la fois tendre et sans complaisance, des écrits du grand homme, où elle débusque souvent l'enflure. Or, elle tient *La Femme de trente ans* pour un chef-d'œuvre. Jamais, écrit-elle à Balzac, homme n'a si bien compris le cœur des femmes. Le capitaine d'artillerie Carraud s'était-il lui aussi comporté en soudard avec sa jeune épouse ? On le soupçonne, quand on voit Zulma menacer gentiment Honoré : « Si jamais vous vous mariez et que vous soyez un mari comme ils le sont tous, vous serez bien coupable ! » Mon coup de cœur pour Zulma m'a alors ramenée à *La Femme de trente ans*.

Est-ce que cette œuvre a marqué vos livres ou votre vie ?

Ma vie, je ne crois pas. Mais deux de mes livres se sont souvenus de *La Femme de trente ans*. Dans *Les Mots des femmes*, j'aborde à maintes reprises le sujet capital du mariage tel que la Révolution l'a transformé : un contrat entre des volontés libres, où l'on attend désormais que l'amour aille de pair avec l'institution ; mais un contrat irréversible, après l'abolition de l'éphémère divorce révolutionnaire : d'où il s'ensuit que le mariage sans amour est une catastrophe. Un dialogue entre Julie et la vieille marquise de Listomère, une Provençale qui avait eu des passions vives et conservé l'entente du mariage aristocratique, éclaire le changement radical qui a eu lieu. L'affaire, explique la marquise à Julie, se réglait tout autrement « sous le règne de notre bien-aimé Louis XV ». À cette époque, un mari se comportait-il « en vrai lansquenet », et il devait en toute justice subir « les inconvénients du mariage ». L'adultère, que la vieille dame envisage avec une désinvolture sereine comme adoucissement nécessaire au mariage, est devenu un crime dans le monde bourgeois, y compris chez les aristocrates. C'est désormais dans le mariage, et lui seul, que tient la promesse acceptable de bonheur pour les femmes. De là, tous les malheurs de Julie.

Un autre de mes livres, *Les Aveux du roman*, est lui aussi redevable à *La Femme de trente ans*. Il traite en effet des conditions difficiles que la démocratie réserve à l'entreprise romanesque. Ce qu'il y a de frappant, au XIX^e siècle, est de voir surgir chez les romanciers comme chez les philosophes la peur de l'indifférenciation, de la grise platitude que les mœurs démocratiques répandent sur les lieux comme sur les êtres. Or Balzac a évoqué maintes fois le thème de l'ingrédient romanesque indispensable que sont à ses yeux « les mœurs tranchées » et déploré de ne pouvoir plus les trouver que dans les marges de la société, chez les forçats, les prostituées, les voleurs, les comédiens. Et c'est dans *La*

Femme de trente ans, précisément, qu'il traite le sujet de la façon la plus explicite, en regrettant – on croirait lire Stendhal – une Italie où les femmes sont encore des sirènes dangereuses : « Où trouver de l'énergie à Paris ? Un poignard est une curiosité qu'on suspend à un clou doré, que l'on pare d'une jolie gaine. Femmes, idées, sentiments, tout se ressemble. Il n'y existe plus de passions, parce que les individualités ont disparu. Les rangs, les esprits, les fortunes ont été nivelés et nous avons tous pris l'habit noir pour nous mettre en deuil de la France morte. » Balzac ne se contente pas du diagnostic, il se donne la satisfaction d'inventer son antonyme dans le personnage du criminel au grand cœur, du pirate assassin et pourtant gentilhomme.

Quelles sont vos scènes préférées ?

Trois scènes, le livre refermé, restent longtemps dans la mémoire. La première est celle du meurtre d'un petit garçon, observé de loin par un piéton de Paris, un narrateur surgi dans l'histoire. Ce voyeur contemple un tableau exquis, la promenade printanière de deux amants au bord de la Bièvre, avec autour d'eux les ébats de deux enfants. Tout à coup il est témoin d'une étrange scène, le geste rageur par lequel l'aînée précipite son frère dans la Bièvre. Geste prémédité ? Sans doute, puisque la fillette s'inquiète de la présence de l'homme, qui s'est caché derrière un orme. Mais sans doute pas tout à fait, puisque la noyade lui arrache des cris éperdus. On dirait un mauvais rêve, assez lourd de secrets pour que le narrateur décide de n'en parler à âme qui vive.

La seconde, plus étrange encore, est une scène de fascination. C'est la nuit de Noël, une paisible famille veille au coin du feu quand des coups violents ébranlent la porte. Entre alors un homme inquiétant, chapeau rabattu sur les yeux, qui demande l'hospitalité pour deux heures, et l'obtient inexplicablement, on sent qu'il y a là quelque magie. On le cache, on apprend

presque aussitôt qu'il s'agit d'un assassin, et la fille aînée, qui s'est trouvée un moment seule avec l'inconnu, subit elle aussi son pouvoir magnétique. Quand, les deux heures écoulées, l'homme surgit à nouveau dans le salon, la jeune fille pousse un cri, parle à l'oreille de sa mère, qui traduit ainsi la confiance : « Hélène veut le suivre. » Qu'a dit au juste la jeune fille, on ne le saura jamais, mais elle capte immédiatement le désir inconscient de sa mère, dit calmement qu'elle réalisera ses vœux, puis reste sourde aux objurgations de son père, du reste timides – on dirait que tout le monde est paralysé, c'est une fois encore un mauvais rêve –, et disparaît enfin avec le meurtrier.

La troisième scène pousse plus loin encore les limites de la vraisemblance. Le bateau qui ramène en France le général d'Aiglemont est attaqué par des pirates dont le capitaine n'est autre que le ravisseur d'Hélène. Celui-ci reconnaît le général, l'épargne, et le conduit près de sa fille. À l'intérieur de ce navire pirate, sur le pont duquel on assassine à tour de bras, s'ouvre une grotte merveilleuse : ordre et beauté, luxe, calme et volupté. On y retrouve Hélène, souveraine de cet équipage de bandits, au milieu des laques de Chine, des fleurs rares, des perles et des pierreries avec lesquelles, à ses pieds, jouent ses quatre beaux enfants. Image de félicité à deux pas de l'horreur, rêve éveillé pour le général qui repart sur sa chaloupe, en contemplant à la proue du bateau sa fille dont il s'éloigne pour toujours, « une ligne déliée, gracieuse, un ange dans le ciel, un souvenir ».

Y a-t-il, selon vous, des passages « ratés » ?

Oui, et il y a d'abord les longs prêches de Balzac, qui alourdissent le côté démonstratif du roman. Tout le livre part du mauvais mariage, dû à l'obstination d'une enfant gâtée, sourde aux conseils de son vieux père. À ce « cogito » initial tient la chaîne implacable des conséquences : l'adultère, qui engendre la préférence de la mère pour l'enfant bâtard, qui nourrit la

jalousie de l'aînée, qui entraîne le meurtre du cadet, qui détermine à son tour la fuite de la jeune criminelle avec un assassin et, de proche en proche, la ruine de la famille tout entière. Non seulement le lecteur a tout de suite compris que Julie, la mal mariée, n'a pas l'ombre d'une chance, mais Balzac ne le lui laisse jamais oublier, dans les commentaires sentencieux dont il sème le récit. Ces longueurs sont pourtant rachetées par les brusques raccourcis qui trouent le roman à des moments décisifs, plus éloquents à mes yeux que toutes les tirades : ainsi de la catastrophe de la nuit de noces, seulement suggérée par l'entrée du mari qui demande son dû, le rire étouffé de la jeune fille sous ses mousselines, le dernier de son enfance, confie-t-elle, et rien de plus n'a besoin d'être dit ; ainsi, encore, de la « chute » de la jeune femme dans l'adultère, sobrement signalée par le cri que lui arrache la balourdise du mari, et qui décide de tout.

Cette œuvre reste-t-elle pour vous, par certains aspects, obscure ou mystérieuse ?

Oui, elle est pleine de bizarreries et d'énigmes. Il s'agit moins, du reste, des scènes fantastiques que j'ai évoquées, où l'extraordinaire règne en maître et où il faut l'admettre d'entrée de jeu, que de l'incohérence des caractères. Un des éléments constitutifs du roman est la médiocrité du colonel d'Aiglemont, un soudard sans ménagement pour la vierge qu'il épouse, responsable de la frigidité, voire de la maladie de sa femme. Un peu plus tard pourtant, cette brute indifférente s'est muée en père de famille attentif et aimant. Le métier militaire, jadis tenu pour cause des rudesses de l'époux, a engendré aussi un esprit d'enfance, qui permet au vieux soldat de redevenir « petit » au spectacle attendrissant de ses enfants. *Ses enfants ?* Le lecteur sursaute ; il se souvient tout à coup qu'à l'exception de l'aînée, les trois autres ne sont pas de lui. Il se persuade alors que le colonel, devenu général, l'ignore et qu'il

jouit donc en toute innocence de cette vie conjugale sacrée, « dont le charme indéfinissable est dû à quelque souvenance d'un monde meilleur ». Mais voilà que cette certitude est mise à mal, quelques pages plus loin, par le baiser d'adieu que donne le général à Héléne, « sa seule fille », dit-il. Donc il connaissait son infortune et l'imposture cachée dans le touchant tableau de famille ? On se perd en supputations. Balzac aurait dû se relire, se dit-on.

**Quelle est pour vous la phrase ou la formule
« culte » de cette œuvre ?**

Il y en a plusieurs, toutes proférées par Julie, personne apparemment plaintive et délicate, en réalité une rebelle, une révoltée, incarnation d'une sorte d'anarchisme féminin :

« Nous sommes, nous femmes, plus maltraitées par la civilisation que nous le serions par la nature. »

« Telle est notre destinée, vue sous ses deux faces : une prostitution publique et la honte, une prostitution secrète et le malheur. »

« Ah, je voudrais faire la guerre à ce monde pour en renouveler les lois et les usages, pour les briser. »

**Si vous deviez présenter ce livre à un adolescent
d'aujourd'hui, que lui diriez-vous ?**

Je pense à mes petites-filles, hélas peu enclines à la lecture et que j'ai déjà vues enlisées dans les descriptions balzaciennes, l'ameublement du salon du père Grandet, ou les dispositions du majorat au début des *Mémoires de deux jeunes mariées*. Cette fois, la leçon morale délivrée par le livre rendrait l'affaire plus compliquée encore. Autant le plaidoyer de Balzac pour l'amour dans le mariage leur paraîtrait aller de soi, autant la condamnation de l'adultère leur semblerait incongrue. Leur serait tout à fait inintelligible, surtout, l'idée qu'une erreur de jeunesse puisse précipiter toute

une famille dans le déshonneur et le désespoir, par une sorte de réversibilité des fautes et de généralisation du châtement.

Si malgré tout je parvenais à vaincre chez elles les préventions que je prévois, je tâcherais de leur dire qu'un tel livre peut les préserver du féminisme pleureur, celui qui affirme imperturbablement que nous ne sommes pas sorties d'un Ancien Régime des femmes, que la domination masculine est sans espoir ni remède, que les femmes sont d'éternelles victimes. Le destin de Julie, qui verse à chaque page des torrents de larmes, devrait leur faire mesurer le chemin parcouru et bénir la liberté des filles d'aujourd'hui. Et j'attirerais aussi leur attention sur le personnage du livre qui plaide pour cette liberté : l'audacieuse Hélène qui, contre toute prudence, choisit de prendre le large au bras d'un assassin.

*
* * *

Avez-vous un personnage fétiche dans cette œuvre ? Qu'est-ce qui vous frappe, séduit (ou déplaît) chez lui ?

Bien entendu, c'est Hélène. Dans le roman, elle vole la vedette à sa mère. Tout oppose les deux femmes. Le physique d'abord : Julie est une beauté mignonne, une délicate, une fleur dont la tige semble « rongée par un insecte noir ». Hélène n'a rien de frêle, une beauté toute de force et d'élégance. Le caractère plus encore : Julie est une plaintive, une malade, Hélène une vaillante dont la bravoure doit quelque chose, dit-elle, au métier paternel. Entre les deux femmes enfin, il y a un long, un tenace désamour.

Sans doute Hélène est-elle une meurtrière. Mais pousser un petit frère qu'on déteste, avec pour cela d'excellentes raisons, et qui dégringole dans la Bièvre, est-ce

véritablement un crime ? Il ne l'est pas forcément pour le lecteur, mais il l'est à l'évidence pour la conscience exigeante d'Hélène puisque par deux fois dans le roman, on la découvre bouleversée : par la lecture de *Guillaume Tell*, dont le héros se montre fraternel à l'égard d'un paricide, puis par une pièce de théâtre où l'on voit un enfant précipité dans un torrent. C'est la certitude d'avoir commis un crime qui la jette dans les bras de l'assassin, où elle reconnaît aussitôt un frère. Et d'autant que le mystérieux inconnu a suggéré que son geste meurtrier était un acte de justice. Parole décisive, qui conquiert Hélène à jamais : le meurtre du petit garçon, lui aussi, était une réponse à l'injustice de s'être vue privée de la tendresse maternelle.

Et c'est pourquoi Hélène, au milieu de tant de comparses comme paralysés par le pouvoir magnétique de l'inconnu, et quoique sensible elle aussi au « charme », au sens fort du terme, qu'il exerce, est la seule à choisir son destin. L'inconnu lui-même tente de la dissuader de le suivre, elle ne faiblit pas. « Ma fille, conclut le général, vous êtes libre. » C'est cette liberté qui fait d'Hélène une sœur des héroïnes stendhaliennes. Le côté absolu d'Hélène, écrit Balzac dans une note manuscrite, est dû à la jeunesse, « âge où la conscience a je ne sais quoi d'acide » ; et, fidèle à son projet d'écrire avec *La Femme de trente ans* un roman des âges féminins, il ajoute : « si elle avait eu six ans de plus, elle aurait épousé un agent de change et serait devenue le plus bel ornement de la société ». C'est à mes yeux affaiblir le personnage d'Hélène qui tient, dans la scène dramatique où elle quitte sa famille, des propos d'une étrange, et parfaite, maturité. Elle ne veut rien d'autre, dit-elle paisiblement, que « mener une vie de femme ». Par ailleurs, l'audace et la liberté d'Hélène sont récompensées par la perfection du bonheur. Sur le bateau pirate où son père la retrouve, entourée de beaux enfants, enfants de l'amour ceux-ci, Hélène affiche « l'orgueil particulier aux bien aimées ». Et le général lui-même, si obtus pourtant, doit se rendre au sublime de cette vie claustrale transcendée par un

amour dont sa fille sait si bien rendre la plénitude : « Notre existence est une et ne se scinde pas. »

Comme le Balzac moraliste veille au grain, il se garde de donner le dernier mot à ce triomphant amour marginal. Retrouvée par sa mère dans une auberge des Pyrénées, après un naufrage où tous les siens ont péri, à l'exception d'un enfant qui agonise dans ses bras, Hélène laisse échapper dans un dernier soupir que « le bonheur ne se trouve jamais au-dessus des lois ». Mais rien ne peut empêcher le lecteur d'entendre dans cette sentence si convenue, non la voix de la rayonnante Hélène, mais celle d'un Balzac épouvanté par sa propre audace.

Ce personnage commet-il, selon vous, des erreurs au cours de sa vie de personnage ?

Des « erreurs », le mot est mal choisi pour une fille qui, un quart d'heure après avoir rencontré un assassin, plante là sa famille et suit l'inconnu dans une nuit de Noël. « Fautes » ne conviendrait pas davantage. C'est Julie qui commet des erreurs – celle de se marier étourdiment – et des fautes – celle de tromper son mari. Hélène, elle, est par-delà le bien et le mal.

Quels conseils lui donneriez-vous si vous la rencontriez ?

La détermination d'Hélène est entière dès le début. Elle n'aurait que faire de conseils. C'est à Julie qu'il aurait fallu conseiller de mettre un peu plus d'égalité entre son enfant légitime et ses enfants adultérins.

Si vous deviez réécrire l'histoire de ce personnage aujourd'hui, que lui arriverait-il ?

Hélène, ombre et lumière, crime et vertu, force et tendresse, est une fille du romantisme, une de ces créatures d'exception qui, selon Balzac lui-même, s'étiolent

et disparaissent dans la platitude du monde démocratique ; impossible donc à transplanter dans un univers prosaïque. Si l'on admet pourtant que Balzac voit en elle une de ces femmes qui, comme la Véronique du *Curé de village*, aiment l'extraordinaire, on pourrait, pour trouver des sœurs à Hélène, chercher du côté des belles révolutionnaires russes ou des Brigades internationales.

*
* *

Le mot de la fin ?

J'ai déjà suggéré qu'il y en avait deux. Balzac réserve le mot de la fin du roman à l'ordre, aux lois sociales, au devoir conjugal. Mais est-ce vraiment le mot de la fin du romancier ? Lui pousse l'extrémisme jusqu'à soutenir qu'on ne peut aimer l'enfant du mariage légitime – en l'absence d'amour, c'est l'enfant du viol –, suggère qu'on ne peut rien contre le sentiment, plaide magnifiquement pour la passion. Dans ce livre ambigu la leçon exaltée du romancier fait pâlir la leçon chagrine du roman. C'était elle, pourtant, qu'en nous recommandant la lecture de *La Femme de trente ans* souhaitait nous délivrer notre professeur de khâgne.



TABLE

<i>Interview : « Mona Ozouf, pourquoi aimez-vous La Femme de trente ans ? »</i>	1
<i>Introduction</i>	5

LA FEMME DE TRENTE ANS

<i>Notes</i>	255
<i>Annexes</i>	261
1. Note de l'édition de 1832.....	263
2. Préface de l'édition Béchet.....	263
3. Commentaire de Félix Davin dans l' <i>Introduction aux Études de mœurs</i>	266
4. Les âges de la femme dans <i>La Comédie humaine</i> ..	269
<i>Bibliographie</i>	291
<i>Chronologie</i>	297

GF Flammarion

10/07/156857-VIII-2010 – Impr. MAURY Imprimeur, 45330 Malesherbes.
N° d'édition N.01EHPN000290.N001 – août 2010. – Printed in France.